

Nadine Groenecke

## **Les goûts et les couleurs**

J'ai été soigné dans une clinique psychiatrique pendant plus d'un an. Au début, l'équipe médicale ne donnait pas cher de ma peau, mais l'arrivée d'un nouveau médecin a tout changé. Grâce à cette rencontre providentielle, je coule désormais des jours heureux.

À l'époque des faits qui m'ont conduit à être interné, j'étais assistant conservateur au Louvre. Affecté au Département des peintures, je gérais la collection italienne du XVI<sup>e</sup> siècle, ma période préférée. Les virtuoses du pinceau nourrissaient mon quotidien et leurs tableaux n'avaient plus aucun secret pour moi. En passant leur surface au peigne fin, je parvenais à déceler des détails sous-estimés. Comme la discrète auréole octroyée par Raphaël à ses personnages de *La belle jardinière* ou le raffinement de la bague en or cerclant l'index de la main droite de *L'homme au gant* de Titien. Des découvertes fascinantes !

À la maison, la passion me dévorait encore. Pas un seul jour sans consulter ma collection de livres d'art. Des centaines d'ouvrages rangés dans une bibliothèque plus bondée qu'une petite épicerie de quartier. Pour autant, pas de quoi freiner mes ardeurs ! Et je pouvais compter sur les conseils de mon libraire pour me guider dans mes achats. Non pas qu'il me tînt en haute estime, mais sa cupidité l'incitait à prendre soin d'un client dépensant chaque mois la moitié de son salaire dans sa boutique.

Je fréquentais tout aussi assidûment la médiathèque. Le samedi après-midi, je compulsais frénétiquement le fonds documentaire et je consignais les éléments dignes d'intérêt dans un carnet. Très vite, j'étais passé au deuxième, puis au troisième jusqu'à en remplir une douzaine en à peine quelques semaines. De fil en aiguille, j'en étais arrivé à caresser le doux projet de préparer une thèse. Le sujet avait jailli de mon esprit aussi aisément que l'eau d'une source :

« *La rhétorique des gestes et des poses, principale préoccupation des peintres de la Haute Renaissance* ».

Forcément, cette boulimie culturelle laissait peu de place à une vie privée. Les amis et les collègues, peu enclins à supporter mon état d'exaltation permanent, ne me recevaient plus depuis bien longtemps. Quant à mes affaires de cœur, elles n'étaient guère plus florissantes et, pour être honnête, plus sexuelles que sentimentales. En tout cas pas assez sérieuses pour envisager de se mettre en ménage. Pour en arriver là, il eût fallu partager mes goûts, ou tout du moins s'y intéresser. Malheureusement, pas une de mes conquêtes ne s'était montrée à la hauteur. La dernière en date avait même osé me sommer de choisir entre elle et l'art. Sans crier gare, alors que nous étions attablés dans un charmant restaurant en bord de Seine et que je m'escrimais à lui expliquer de quelle manière la pensée néoplatonicienne avait influencé les artistes de la Renaissance. Avant de poser son odieux ultimatum, la perfide m'avait accablé de reproches. Sous l'emprise de la colère, son visage s'était métamorphosé. Presque déformé. Ses traits marqués, son œil noir et sa chevelure en bataille m'avaient rappelé la *Femme en fureur* du tableau de Le Barbier. Mais comment avais-je pu m'enticher d'une mégère pareille ? L'image de son fessier rebondi à souhait, unique atout de son physique ingrat, m'avait alors subrepticement traversé l'esprit.

J'avais subi ses foudres sans broncher sous les regards consternés des autres dîneurs. Elle avait donné de la voix pendant deux ou trois minutes avant de capituler devant mon mutisme. Puis, la mine déconfite, elle s'était levée brusquement pour déguerpir dans un fracas de chaises et de talons aiguilles. Je n'avais pas tenté de la rattraper. À quoi bon offrir une seconde chance à une pauvre fille incapable de comprendre la passion qui vous anime ?

Depuis cette regrettable soirée, j'avais tiré un trait sur les femmes et je m'étais jeté à corps perdu dans la relecture des cinq tomes de *L'histoire de l'art*, l'œuvre majeure d'Élie Faure, grand spécialiste du genre.

J'étais heureux. Enfin presque... Car au travail, je vivais très mal l'invasion de prétendus artistes, héritiers de Koons, Hirst et autres imposteurs du même acabit. Fort de mes convictions, j'avais vu rouge lorsque le conservateur en chef m'avait prié d'organiser une « rencontre » entre Véronèse et un jeune « talent » italien totalement déjanté. L'individu avait assis sa notoriété sur une production gonflable remplie d'eau représentant un bambin hilare capable d'uriner d'une simple pression sur son abdomen. Soixante exemplaires de ce *Ballon pipi* devaient être suspendus devant les tableaux du grand maître du Cinquecento ! Une supercherie manifeste

cautionnée par mon supérieur. « Arrêtez de proclamer le primat éternel d'un style, tout objet est éligible au registre des œuvres d'art, peu importe son origine ou son époque », avait-il vociféré. Point de vue esthétique, à mon sens, très discutable.

C'est donc la mort dans l'âme que j'avais participé à l'installation de cette mascarade, puis à une autre, encore plus stupide. Au centre de la pièce, sur une petite estrade, le commissaire d'exposition avait fait aménager des W.-C. en plexiglas destinés à recueillir les « eaux » de centaines d'autres baudruches. Un système complexe permettait de déclencher la « fonction urinaire » de chaque Manneken-Pis nouvelle version. Selon le conservateur en chef, la « fontaine » du rital, baptisée *Échappée belle*, répondait parfaitement à l'univers d'attente du visiteur. Hélas, il avait raison ! Le succès escompté avait bien été au rendez-vous : neuf mille huit cents curieux s'étaient pressés à l'ouverture et, à la fin de la première semaine, on comptabilisait soixante mille personnes ! Pour faire face à cette affluence exceptionnelle, des nocturnes avaient été ajoutées. Il restait trois mois avant de voir le tas d'immondices exposé débarrasser le plancher ! Au matin du dixième jour, j'avais craqué.

C'était un mercredi. Une horde de moutards s'ébattait bruyamment, ignorant superbement les molles mises en garde de leurs parents. Je surveillais l'espace des toilettes revisitées, craignant le pire : un dégât des eaux lié à l'explosion d'un ballon ou à une fuite de ces foutues chiottes ! Et la catastrophe était survenue, mais pas là où je l'attendais. Une gamine de dix ans avait confondu un ballon avec un punching-ball. Son jeune poing vigoureux avait raté sa cible et s'était encastré dans *Le Calvaire* de Véronèse. Alerté par les beuglements de la mère, j'avais accouru et constaté, horrifié, l'étendue du dommage. La scène de crucifixion avait été massacrée : l'uppercut avait sectionné le bas de la croix soutenant le corps martyrisé de Jésus et un lambeau de toile déchirée pendouillait lamentablement, laissant apparaître le mur blanc derrière le trou béant. Face au désastre, mon cerveau avait disjoncté. Après avoir gravi les deux marches qui menaient à la plate-forme sur laquelle trônaient les lieux d'aisance factices, j'avais baissé mon pantalon et déféqué dans « l'œuvre » devant une foule médusée !

Vous connaissez maintenant les raisons de mon séjour en clinique psychiatrique. À l'époque, mon comportement avait choqué toute la profession et m'avait coûté mon emploi. Pourtant, comme je l'ai déjà dit, aujourd'hui tout va pour le mieux. Ma vie est même devenue mille fois plus excitante qu'avant. Grâce à ma nouvelle activité. Désormais, je fais le ménage dans les musées. Je démolis tout ce qui n'est pas digne d'être exposé. Mes actes de vandalisme font les choux gras des journaux et divisent les critiques. Faut-il saluer mes agissements ou au contraire

les blâmer ? Pour tout dire, je ne suis pas fâché de semer le trouble dans les esprits. À chacun son tour d'être perturbé !

Ma technique est parfaitement rodée. Chaque trimestre, je dresse une liste des expositions d'art contemporain, en France ou à l'étranger, en ciblant les plus crétines. Puis j'analyse le terrain. Comme j'ai déjà mis les pieds dans la plupart des endroits concernés, il m'est facile de repérer les sites à « nettoyer ». Après quoi, j'établis un planning d'interventions. Le jour J, travesti et grimé tel un comédien lors d'une première, je me présente à la caisse. À ce moment-là, l'adrénaline commence à monter. Et une fois dans les salles d'exposition, elle atteint son paroxysme. Plus qu'à guetter le moment où l'agent de surveillance relâche son attention pour passer à l'action, à savoir bousiller à tout-va. Briser ! Souiller ! Couper ! Perforer ! Lacérer ! En toute discrétion, cela va de soi.

Voilà, vous connaissez toute l'histoire, ou presque... Il me reste à vous révéler un secret et pas des moindres : je n'opère pas seul ! Ma compagne, la psychiatre qui a réussi à me débarrasser de mes troubles, partage ma nouvelle passion. Oui, je sais, j'étais censé avoir renoncé aux femmes, mais comme le dit le proverbe, il n'y a que les fous qui ne changent pas d'idée !